

L'odyssée d'un «citoyen du monde»

Christian Rakovsky

Source: André Morizet, Chez Lénine et Trotsky (Moscou 1921), *La Renaissance du Livre, Paris, 1922, pp. 206-209.*

Depuis notre arrivée à Moscou, je le demandais à tous les échos, ce Racovski que depuis vingt ans j'ai rencontré à Paris et dans nos Congrès internationaux et ailleurs ; *Raco*, comme nous l'appelions tous, nous ses vieux camarades, qui le considérons autant comme un Français que comme un Roumain, un Bulgare ou un Russe...

À quel pays appartient-il ? On ne sait trop. Venu au jour dans la Dobroudja, il est né Bulgare, annexé Roumain. Mais sa qualité de révolutionnaire l'a fait renier par ses deux patries. La Roumanie l'a trouvé bon pour lui faire accomplir son service militaire, puis elle l'a expulsé comme étranger, bien qu'il fût, si je ne me trompe, quelque chose comme conseiller général.

Plus tard, elle a voulu le fusiller parce qu'il organisait les paysans, parce qu'il avait recueilli les marins russes révoltés du *Kniaz Potemkin*, parce qu'il avait envoyé à l'*Humanité* des informations passionnantes sur la première tentative de soulèvement des matelots. Et je me rappelle l'émotion qui nous étreignait alors et les dépêches indignées qu'envoyait [laurès](#) pour « réclamer » notre correspondant.

En France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Russie, il a vécu partout, apprenant toutes les langues, s'assimilant toutes les civilisations. De quel pays est-il, cet internationaliste-né ? Bien mieux qu'Anacharsis Clotz, il peut se proclamer citoyen du monde.

Je l'ai retrouvé le premier jour du Congrès, dans une des salles voisines de la grande salle du trône, où se tenaient nos assemblées. Sous ce tableau de Schvertchkov qui représente le second des Romanov, Alexis, entrant au Kremlin, il causait avec [Boukharine](#). Combien changé, notre *Raco* ! Blouse et bottes naturellement. La face entièrement rasée, au lieu de ce poil effroyable qui montait jusque dans les yeux. Mais toujours le même bon sourire et la même accolade fraternelle.

— *Ah ! te voilà toi ! Tu es resté avec nous, après la scission de Tours. C'est bien ça ! – Parbleu ! – Et un tel, et tel autre, et tel autre?...*

Pendant longtemps, les questions se succèdent et j'essaie vainement d'apprendre de mon côté quelque chose de ce que je voudrais savoir. Ce Racovski connaît tous les socialistes de France ! D'ailleurs, on est dérangé sans cesse ici. Ne pourrait-on gagner un endroit plus tranquille ?

— *Mais si. Il est cinq heures. Nous allons aller dîner chez Trotski, qui me loge.*

Quelques minutes plus tard, dans une des quatre modestes pièces qu'habitent Trotski et sa famille, près du palais, nous étions attablés, Racovski et son aimable femme, son fidèle lieutenant [Manouilski](#) et moi-même, devant un repas monté du restaurant des Commissaires du Peuple, qui me permettait de

juger qu'en dépit des légendes, les ministres de la Russie soviétique ne se nourrissent pas mieux que le commun des mortels. Et je pouvais enfin satisfaire ma curiosité.

— Alors, te voilà hetman de l'Ukraine ?

— Pas tout à fait. Je suis président du collège des Commissaires, comme Lénine l'est ici, et Commissaire aux Affaires extérieures. Tu sais combien le gouvernement de ma douce Roumanie me chérissait. Il m'avait coffré avant même que d'entrer en guerre et je suis resté en prison, à Jassy, jusqu'au 1er mai 1917. Ce jour-là, les soldats russes qui occupaient le front moldave ont forcé ma geôle et leur chef m'a dit : « Au nom de la Révolution russe, camarade, nous te libérons ! » J'ai tenu avec eux, sur la Grande Place, un meeting auquel assistaient bien 20.000 personnes. Puis, dans un train spécial, on m'a emmené à Odessa.

Nous y avons préparé la Révolution d'octobre, mais les fonctionnaires de Kerenski nous pourchassaient. J'ai dû partir en septembre à Stockholm, d'où je suis revenu en décembre en Russie avec le Roumtcherodj c'est-à-dire le Comité des ouvriers et soldats du front roumain.

En janvier 18, après avoir assisté au Congrès des Soviets, à Petrograd, je suis parti pour Sébastopol, puis pour Odessa, avec une expédition de matelots. Mais à ce moment, ce sont les Allemands qui nous ont chassés !

La République des Soviets m'a envoyé – ironie des choses ! – négocier un traité avec la Roumanie pour l'évacuation de la Bessarabie. Je l'ai signé, le 9 mars, avec mon ancien chef hiérarchique, le général Averescu. Elle m'a expédié près de Skoropadski¹, l'hetman allié de l'Allemagne, et, de mai à octobre, j'ai causé avec lui, sans succès. Entre temps, je m'étais rendu avec Joffé, ambassadeur officiel des Soviets, à Berlin, où nous n'avons rien obtenu non plus que de nous faire expulser.

— C'est pourquoi l'on vous traite en France de « pro-boches ? »

— Probablement... Voyant qu'aucune conciliation n'était possible, un décret du collège des Commissaires avait créé le « Collège supérieur autonome pour l'organisation de la Révolution en Ukraine ». On m'avait mis à sa tête. Voilà comment, Skoropadski renversé, en janvier 19, j'ai pris la direction du gouvernement. J'avais encore, en novembre, fait partie d'une nouvelle mission en Allemagne, avec Joffé, Radek et Boukharine, pour me faire arrêter à Kovno et expulser de nouveau.

— Au moins, depuis janvier 19, tes aventures ont été finies ?

— Tu ne voudrais pas ! Et Dénikine ? – C'est juste ! – En août, six mois après notre installation, nous avons dû partir, chassés par les blancs soudoyés par l'Entente. Nous avons quitté Kiev en bateau sous le bombardement, Sadoul, Manouïlski et moi, et notre gouvernement s'est installé à Tchernigov, puis à Moscou. Il n'y avait plus d'Ukraine.

Alors, pendant quatre mois, j'ai présidé la Direction politique du Conseil révolutionnaire de guerre, qui organisait l'armée sous l'autorité de Trotski. Ce n'est qu'en janvier 20 que, Dénikine abattu comme les autres, nous avons pu revenir en Ukraine, et que notre gouvernement s'est installé à Kharkov au lieu de Kiev, pour pouvoir travailler plus tranquillement, plus loin du front de Pologne, plus près du bassin du Donetz, qu'il s'agit de remettre en état.

— Cela, mon vieux, c'est une autre histoire : celle du rétablissement de l'Ukraine. Maintenant que tes aventures sont finies...

¹Skoropadski, Pavel Pétrovitch (1873-1945), lieutenant-général tsariste. En 1917, commande le 34e corps d'armée. Soutient l'indépendance de l'Ukraine en 1917. Se désigne « Hetman » (chef cosaque) de l'État ukrainien à la suite d'un coup d'État en avril 1918 avant d'être à son tour renversé en décembre. Réfugié en Allemagne à partir de 1918, il collabore avec les nazis et est tué par lors d'un bombardement allié à la fin de la Seconde guerre mondiale.

— Finies ? Heu, heu... Il y a eu [Wrangel](#) !

— Oui ! Enfin... mettons à peu près achevées... Je compte bien que tu me la raconteras aussi.